

Christian Doumet

Texto

*Poétique du texto
(Avant-propos)*

*les heures qui suivent ton départ sont à tel point de plomb
elles commenceront toujours trop tôt à traîner
les grappins ratissant aveuglément le lit du manque
ramenant à la surface les os des vieilles amours
orbites qu'habitaient jadis des yeux semblables aux tiens*
Samuel Beckett, *Cascando*

Le sentiment du manque est l'un des ressorts les plus méticuleux de la psyché humaine. Réel ou fantasmé, objectif ou subjectif, il conjugue toujours minutieusement deux extrêmes : la souffrance de l'absence et le plaisir d'une certaine présence. C'est par là qu'il se décrit.

Si l'objet du manque n'était pas présent à son absence même, rien ni personne ne manqueraient à personne. Éprouver le manque expose à cette ambivalence, jamais plus aiguë que dans la relation amoureuse où elle prend le nom du désir.

Qui se dit amoureux, aimant, ami ou simplement affectionné, entre dans l'exigence de l'inatteignable. Flottant « *des vains espoirs à la vaine douleur* » (Pétrarque), touchera-t-il un jour au comble de la joie ? Entreverra-t-il la possession de son objet ? Comme le savent tous les grands mélancoliques, aimer, c'est être dévoré par un absent. À la manière d'un opiomane parlant de la substance dont le défaut le brûle : « *Je suis en manque de toi* » dit l'amant. Et même s'il tient entre ses bras l'être aimé : « *Tu me manques encore* ».

Dire « *tu me manques* », c'est aussitôt donner un visage à notre incomplétude, et le poser en face de soi. Ce geste ne doit rien ni à la fatalité ni à la passivité. Chez ceux qui l'accomplissent, il entraîne au contraire volontiers l'action, l'émotion, l'inspiration même. J'entre dans la condition de ton absence, dit implicitement l'esseulé, et ce faisant je t'affecte, toi qui me manques, de la vertu du manque. Cette fine mécanique réversible est aussi vieille que le monde humain. À chaque époque, elle rencontre son expression privilégiée, poétique le plus souvent : Catulle, Pétrarque, Shakespeare, *Voyage d'hiver*... La nôtre a inventé la poétique du texto.

*

Le texto entretient l'idée qu'il nous suffira d'actionner quelque chose, de « cliquer » quelque part pour déclencher un événement et pour combler un manque. En un sens, il tient sa promesse. C'est toujours un événement singulier d'adresser une parole : il nous rappelle avec douceur le scintillement de la poussière humaine dans la lumière du monde. Mais événement tout différent de ceux qui affectent le visible : il peut demeurer longtemps sans effet, sans suite même – sans réponse.

Le manque alors se fait plus vaste, plus abstrait, plus complexe. Descend plus profond dans les organes. S'étend plus loin. Devient angoisse universelle avec son train de plaintes répandues ou muettes. Un monde de manques. À force d'appels, de « clics », de petits écrits sur petits écrans, la terre entière se couvre et frémit de cette carence généralisée. Carence elle-même, et d'elle-même. « *La terre nous faut* » clament-ils à leur façon. Et « *qu'elle nous soit rendue* ». Moins de mots encore pour le dire. C'est l'époque d'un manque à perte de vue, où ceux qui organisent l'opulence la creusent en son centre comme un ver le fruit. Âge du dénuement le plus noir, le plus abstrait et pour certains, le plus absolu.

Nous sommes tous les clients de cette époque-là.



Envoi du 23 mars à 8h13

Hier, au café, lorsque tu m'as quitté, j'ai senti brutalement et pour la première fois la trame du tissu social : les vêtements, l'air infranchissable entre des corps épais, le bruit solide de la vaisselle et des conversations. Cette générale immobilité, confirmée ici ou là par un reste d'agitation. Entre nous deux aussi bien, debout l'un près de l'autre comme deux bâtiments que les cris du monde ne traversent plus, sourds à tous les étages, encombrés, muets dans les années.

Scolie 1.

Socialité.

Lignes écrites dans une totale improvisation. Sans aucune préméditation. Lignes qu'un geste minuscule lancera expressément vers ce tu incertain qu'elles interpellent. Écrites dans des circonstances identiques à ce qu'elles décrivent : café, rue, foule discrète, bruissements de toute sorte.

C'est dans ce bain que désormais se nouent leurs échanges. Aucun répit. Aucune trêve. La sphère sociale les tient ; ses cadences ne les lâcheront plus. Ils en seront les agents infimes, jamais complètement détachés.

Car nos amours, nos affinités, nos haines n'ont pas d'autre décor. Le téléphone qu'on voit aux mains de nos semblables est l'emblème et l'outil de cette uniformité. Par lui, nos affections se sont définitivement socialisées.



Envoi du 23 mars à 21h04

Revenant du café, j'ai traversé le Pont des arts aux parapets tout scintillants de ses milliers de cadenas amoureux. Est-ce que tu existes encore ? Tes silences sont plus que des silences : des effacements, des

disparitions ; tes au-revoir, chaque fois des adieux sans retour. Tu détiens là un terrible pouvoir sur moi. C'est pourquoi je t'écris, je te parle. Pour te ranimer. Comme je peux.

Scolie 2.

R. B.

Il me semble que Roland Barthes aurait pu nous aider à comprendre l'art du texto. Qu'il aurait su mieux que personne en dessiner les possibles, en nommer les conditions et les exigences. Qu'il aurait saisi, lui qui s'intéressa au téléphone, aux fragments et aux humeurs afférentes, la profondeur d'une telle pratique, aussi bien que sa légèreté. C'est d'abord un art de l'impulsion : la pression, l'effleurement nerveux des doigts y traduisent en dextérité la volubilité du discours. Il s'agit de parler du bout des doigts, selon cette médiation emblématique de l'homme soudé à ses machines : le tact instrumental.

Mieux encore que les Remington d'antan, mieux que le clavier des ordinateurs, le téléphone portable, dans sa fonction textuelle, mérite la qualification de « piano à écrire ». Un piano portatif. Ou minuscule accordéon à mots.

Car l'unité n'est pas la lettre, mais le mot rétrécissable à volonté ; le mot à soufflet. Chacun d'eux est une touche. Chacun touche. Apparue sur le petit écran, il irradie d'une présence élastique que rend plus pathétique la circonstance impromptue de son apparition.

Scolie 3.

Oubli.

L'immédiateté ne va pas sans danger de malentendu. Danger compensé par l'infinie substituabilité des messages : ce que j'ai écrit tout à l'heure n'a pas plus de durée que ce que j'écris en cet instant. L'herméneutique du texto est fondée sur une absolue condition d'oubli. Aucun passé qui tienne. Chaque locuteur occupe tout entier et seulement l'instant de sa locution : règle d'un jeu d'amour et de hasards.

Scolie 4.

Télégraphe.

Le mot de téléphone (dans le syntagme « téléphone portable », ou « téléphone cellulaire » selon l'usage anglo-saxon) est impropre à nommer la fonction graphique : c'est télégraphe qu'il faudrait dire. Dire télégraphe portable, télégraphe cellulaire.

Scolie 5.

Convention.

Il entre dans leurs conventions de ne jamais faire usage du téléphone, toujours seulement du télégraphe au sens qu'on vient de dire. Ce principe, né de leur aversion commune pour les expressions directes, et d'un goût partagé pour la douceur volatile du texto. Goût et aversion qui resteront à expliquer. « Je me souviens, écrit Rousseau au livre cinq des Confessions, qu'une fois Mme de Luxembourg me parlait en raillant d'un homme qui quittait sa maîtresse pour lui écrire. » Seule la passion amoureuse invente de telles contraintes qui font aussi la condition de certaines œuvres.



Envoi du 24 mars à 3h13

Réponds-moi !

Scolie 9.

L'appel.

Le texto ne connaît que deux extrêmes : les appels au secours et les slogans d'amour. Deux extrêmes qui n'en font qu'un – un slogan contenant toujours un appel à l'insurrection, à la dépense, à la position politique... Et inversement.

Réponds-moi : type de l'appel amoureux. Ta réponse m'importe, dit-il, parce que tu m'importes. Quoi que tu dises, je t'enjoins de répondre. Je suis seulement intéressé au geste que tu feras dans ma direction, car il écartera d'un coup les spectres de ton indifférence et de ma disparition dans l'indifférencié. Me ranimera. Question de vie ou de mort, dit-il.

Comme souvent, l'appel amoureux plaide pour l'ego, cependant qu'il conjure l'autre de se manifester comme autrui. Le fait exister dans ce vœu. Le contraint à être pleinement autre. –

Cela a-t-il un sens : contraindre autrui à être pour soi ? Y a-t-il là la moindre raison ? Forcer l'attente de l'autre, le tourner vers soi ; l'obliger à regarder ceci plutôt que mille autres objets... –

Il le sait bien, celui qui écrit « réponds-moi ! » : l'injonction ne suscitera aucune réponse. S'il l'écrit, c'est donc à d'autres fins : pour mettre en accord son geste avec l'image qu'il s'est forgée de la réponse que l'autre n'enverra pas. Initiant ainsi la manifestation. Amorçant l'avènement. Se contentant, après tout, de cette amorce. Car il s'écrit à lui-même.



Envoi du 24 mars à 7h14

Tu as raison : répondre à quoi ? J'attends de toi des réponses sans question : ce que j'appelle passion. La passion des réponses sans questions. Te disant « réponds-moi », je n'espère que cette sorte d'aube qui vient au bout de nos phrases, lorsqu'il ne se trouve plus rien dans l'ordre des phrases, que ça n'a plus de sens de continuer. Il suffirait à ce moment-là qu'un merle, ou une grive prenne l'initiative. Mais évidemment, nous ne sommes pas aux champs.

Scolie 10.

Écrire, dit-on.

Il regrette que le clavier requiert si peu d'action ; ou une action si mal perceptible à

distance. Il regrette que la main entière n'ait pas à s'en mêler. Le bras. Tout le corps, dans une danse calligraphique, sarabande ou gigue, qui mieux que les signes lumineux sur l'écran, dirait son transport. Même d'un peu loin, pense-t-il, les destinataires comprendraient. Ils connaîtraient le sens de cette parade. D'un peu loin, mais pas de très loin quand même. Le texto, lui, se porte à des distances extrêmes. Si les mots, pense-t-il, sont infimes, immatériels, pures idées, c'est pour mieux fendre l'espace. Idées. Oiseaux. Mais parvenus à leur destinataire, ils ont tout perdu de l'élan qui les formait. N'en sont plus que les résidus morts. Cette idée le désespère. « Ne connaîtra-t-elle donc jamais rien de ma ferveur et de ma danse ? »



Envoi du 24 mars à 8h 25

Nous voulons nous faire éprouver l'un à l'autre l'incertitude du verbe « aimer ». Comme des lecteurs dressés tout droit dans la tempête de leur roman, interrogeant : « et quoi maintenant ? »...

Mais non, nous ne voulons rien. Nous sommes les incertains, jusqu'à ce que la foudre à nos pieds se jette, y aboie, semblant dire : viens, suis-moi. Je t'enlève.

Scolie 11.

Nous.

Qui est ce nous ? Ce tu et ce je forment-ils société ? La petite cellule inquiète (le petit cellulaire) dont l'action principale consiste à émettre des valeurs fiduciaires invérifiables, peut-on la nommer société ? Seul l'indivis parle encore entre nous. Une petite phrase continueuse qui nous soude comme la bave de l'araignée à sa toile. Cette bave que nous nommons tantôt parler, tantôt aimer : c'est la même. Et les messages qui ajoutent quelques fils à la toile, dans leur hâte anonyme, je les vois comme les sécrétions d'une chimère à deux têtes.

Tu il. Tuilage. Le chevauchement des questions et des réponses qui n'en sont pas. L'uniformité de cette comédie, sans autre fin que de nous protéger du silence.

(...)

Christian Doumet, professeur à l'Université Paris 8, directeur de programme au Collège international de philosophie, a publié des livres de poèmes, des essais sur la poésie et la musique et des récits. Derniers ouvrages : *La Déraison poétique des philosophes* (Stock, 2010), *Trois huttes* (Fata Morgana, 2010), *De l'art et du bienfait de ne pas dormir* (Fata Morgana, 2012).